

CHAPITRE V

LE SORT DES JUIFS

UN matin, deux prisonniers sortis la veille de quarantaine furent affectés à notre brigade. Prudemment, nous les « flairâmes ». Ils avaient été arrêtés au cours de l'été précédent et venaient d'être condamnés l'un et l'autre à vingt-cinq ans de travaux forcés.

L'un d'eux était un Ukrainien de la région de Kiev et ses compatriotes l'entourèrent aussitôt. Il avait vécu dans une grande ferme collective. Quand les Allemands avaient occupé le pays en 1941, ils l'avaient arrêté sous prétexte qu'il était membre du parti communiste. Par la suite, il s'était révélé qu'il était un citoyen parfaitement inoffensif et on l'avait renvoyé chez lui. Rien de bien étonnant en cela. L'occupant appréhendait alors beaucoup de suspects pour les relâcher dès que les accusations portées contre eux étaient infirmées.

Près de dix ans plus tard, en 1950, tous les citoyens soviétiques qui avaient été arrêtés au cours de l'occupation allemande, puis relâchés, furent de nouveau arrêtés par les Soviétiques. Et tous, disait notre Ukrainien, avaient été condamnés à vingt ans de travaux forcés.

L'autre déporté était un petit vieux d'une soixantaine d'années au visage extraordinairement placide. Comme tous les nouveaux venus, on le sentait complètement désarmé. A la distribution des outils, il se laissa donner, sans protester, le plus mauvais de tout le magasin. Il ne le portait pas sur l'épaule, comme les autres, mais à bout de bras.

Le chef de brigade répartit les tâches. Quatre d'entre nous devaient transporter des gravats sur un chantier de construction.

LE SORT DES JUIFS

87

Le vieux se mit au travail. Il n'avait, c'était visible, jamais manié une pelle. Son équipier, Dazuk, un Ukrainien, se mit à rire :

« Regarde-le travailler, le juif ! »

Il détestait les juifs comme la plupart de ses compatriotes, sans pourtant être un de ces héros qui se vantent sans cesse du nombre de juifs qu'ils ont tués.

« Je vais le prendre avec moi, dis-je. En échange, je te laisse mon Lituanien. »

L'échange se fit sans difficultés. Dazuk n'y perdait pas.

« Venez travailler avec moi, dis-je en russe au vieux.

— Avec plaisir. »

Nous emplîmes un tonneau de gravats et traînâmes la claie jusqu'au chantier.

« Vous êtes malade ? »

— J'ai le cœur faible. »

Le tonneau vidé, je poussai la claie dans un coin et nous gagnâmes le bloc 31 où l'un de mes amis travaillait comme chauffeur.

« Un peu de thé pour nous ? »

On nous en donna deux quarts pleins. Le vieux tira un petit sac de sa poche.

« Voulez-vous du sucre ? » proposa-t-il.

J'avais gardé un bout de pain. Il fit des façons pour l'accepter.

« Etes-vous Letton ? me demanda-t-il tout en mangeant.

— Non, Allemand. »

Cela le déconcerta, visiblement. Je devinai ses pensées et lui laissai le temps de se remettre de sa surprise.

« De quelle ville ? reprit-il enfin.

— De Berlin. Et vous ?

— D'Odessa. »

J'avais entendu parler du pogrom de 1941-1942 par certains prisonniers du camp. Les Allemands avaient assassiné tous les juifs de la ville. Ceux qui avaient pu fuir à temps n'avaient trouvé à leur retour que des tombes. Moireddin — c'était le nom de notre nouveau compagnon — savait tout cela et il était bien naturel qu'il détestât les Allemands. Il ne s'agissait pas seulement des juifs d'Odessa, mais des six millions de victimes que les nazis avaient faites en Europe.

Ce jour-là, nous ne parlâmes pas beaucoup. Nous chargions nos claies, nous les tirions jusqu'au chantier. Je veillais à ce que le pauvre vieux n'en fit pas trop. En nous séparant, le soir, il m'adressa une petite courbette et me remercia chaudement. Le

lendemain, je lui énumérai les règles essentielles de la vie au camp :

- 1° Travailler le moins possible ;
- 2° Manger le plus possible ;
- 3° Se reposer le plus possible ;
- 4° Ne négliger aucune occasion de se réchauffer ;
- 5° Ne tolérer aucune brimade ;
- 6° Rendre coup pour coup, sans hésitation.

« Mais je n'ai jamais frappé qui que ce soit, dans ma vie, me répondit Moireddin.

— Ici, ce n'est pas un homme que vous frapperez, mais un rebut humain. Votre vie, ici, sera aussi difficile que la nôtre, à nous Allemands. Si vous ne répondez pas aux brutalités, on abusera de vous. Vous serez un souffre-douleur. »

Huit jours plus tard, il était affecté à la brigade déchargeant les wagons de crasse. Un travail bien dur pour lui. Je le vis chaque jour à la relève des équipes. Un jour, il ne vint pas et je demandai à ses camarades où il était.

« Moireddin a ramassé cinq jours de *bour* !

— Pourquoi ?

— Pour avoir frappé son chef de brigade ! »

On me conta l'histoire. Le chef de brigade avait assigné à Moireddin la tâche de pelleter les gravats. C'était le travail le plus dur et le plus sale. On en sortait aveuglé, couvert de poussière. Moireddin protesta auprès du chef d'équipe.

« Vous me donnez le travail le plus pénible. J'ai soixante-deux ans et je suis le plus âgé du groupe. Trouvez quelqu'un d'autre plus jeune et plus fort. »

Une discussion s'ensuivit. Le brigadier bouscula Moireddin qui, lâchant sa pelle, saisit son adversaire au collet avec une rapidité dont on ne l'aurait pas cru capable et le renversa sur un tas de gravats. Il s'apprêtait à lui écraser le visage avec un moellon quand l'autre se dégagea et prit le large.

L'incident n'aurait pas eu de suites si l'officier de service n'avait suivi la scène, de la porte du poste. Il envoya chercher Moireddin.

« Pourquoi avez-vous assailli votre brigadier ?

— Je n'admets pas qu'on me touche.

— Ce n'est pas une raison pour le renverser comme vous l'avez fait.

— C'est mon affaire, et non pas la vôtre.

— Je vais vous montrer si cela me regarde. Vous allez me faire cinq jours de *bour* pour violences envers votre brigadier. »

Moireddin entra en prison ce soir-là. Quand il en sortit, son

visage était gris d'épuisement et de manque de sommeil. Je lui offris mes félicitations !

« Vous avez combattu comme Bar Kochba lui-même ! »

L'affaire établit fortement la réputation de Moireddin. Il était homme à se faire respecter. Son brigadier le traita dès lors avec une extrême politesse, ne lui imposa plus de travail trop dur pour lui. Quand, quelques jours plus tard, un Roumain insulta les juifs en sa présence, Moireddin le corrigea sérieusement.

L'antisémitisme sévissait au camp plus fortement qu'il ne l'avait jamais fait dans la classe moyenne allemande sous Hitler. Les juifs y vivaient côte à côte avec leurs plus brutaux persécuteurs.

Parmi ceux-ci se distinguait Katchenko.

Dans certaines zones d'occupation allemande, le service de sécurité (*Sicherheitsdienst*) n'abattait pas lui-même les juifs. Il choisissait pour cela des volontaires et les armait. Katchenko avait été un de ces volontaires et avait des milliers de morts sur la conscience. Il y a encore beaucoup de ces volontaires du S. D. à Vorkouta, aujourd'hui.

Un jour, un charpentier roumain chassa un juif, lui interdisant de s'approcher du poêle.

« Si je t'avais rencontré à Odessa en 1941, lui dit-il, tu ne montrerais pas ici ta sale gueule de youpin. »

Je travaillai pendant quinze jours avec un Blanc-Russien. Un soir, il me fit des confidences :

« A l'arrivée des Allemands, nous avons rassemblé tous les juifs de notre ville et nous les avons mitraillés. Treize mille au total. Pas mal, hein ? »

Il attendait des félicitations.

Un partisan ukrainien anticommuniste me disait :

« Un jour, en 1942, un juif est venu nous retrouver dans les bois. Il nous croyait des rouges. « Je suis venu vous aider, dit-il, je vais vous montrer où sont les Allemands. » Nous lui avons passé une corde au cou. « Nous allons te pendre », lui avons-nous répondu. Il ne voulait pas le croire ; il croyait que nous voulions plaisanter. Nous lui avons laissé le temps de comprendre que sa dernière heure était venue avant de l'accrocher à une branche. »

Un autre Russe a été mon voisin de lit pendant quelque temps. Comme je lui demandais pourquoi il avait été arrêté, il me répondit :

« J'ai descendu quatre-vingt-quatre juifs.

— Tout seul ?

— Avec mon pistolet. Et on m'a collé vingt-cinq ans pour ça. C'est honteux ! »

Pendant la guerre, tous ces gens ont travaillé soit pour le S. D., soit pour la Gestapo. Maintenant, ils occupent presque tous des postes de choix et travaillent pour le N. K. V. D. Katchenko, par exemple, est chargé de construire une maison à Vorkouta.

Un jour, une dispute s'éleva entre Katchenko et un petit juif d'Odessa. Les tailles respectives étaient à peu près celles de David et de Goliath. Par trois fois, le petit juif se jeta sur son adversaire et trois fois il alla à terre. La troisième, il s'évanouit. La coutume du camp interdisait qu'on intervint dans une bataille.

Le même soir, le juif alla trouver le chef du service du travail, officier de l'administration du camp et juif lui-même. Il lui fit une scène terrible.

« Mes parents, mes frères, mes sœurs et mes amis ont été assassinés par Katchenko. Vous savez aussi bien que moi ce qui s'est passé à Rovno, à Gomel et à Odessa. N'avez-vous pas honte de mettre un pareil individu, qui a le meurtre de milliers de juifs sur la conscience, à la tête d'un chantier de construction dans lequel il a le droit de battre les juifs à sa fantaisie ? Vous savez aussi fort bien que, si Katchenko le pouvait, il nous pendrait ce soir même, vous et moi, à la maîtresse poutre du corps de garde. »

L'officier ne répondit rien et Katchenko garda sa place. Le N. K. V. D. le soutenait.

Ce sort des juifs déportés à Vorkouta était parfois d'un tragique poignant. On peut citer celui de Nissenzweig, qui avait été acteur à Varsovie. En 1939, il était parvenu à fuir avant l'entrée des Allemands dans la capitale polonaise et à gagner l'Union Soviétique. Il avait pu s'engager dans la troupe du théâtre juif de Moscou qui, après la guerre, fut assez mal vue de la police politique. L'ambassadrice d'Israël, Mme Meyerson, était très aimée des juifs russes. On l'accablait au théâtre et celui-ci fut aussitôt fermé. La troupe tout entière fut déportée. Dix ans de bagne pour tout le monde, y compris le gardien de nuit.

Pendant la guerre, au temps où Russes et Américains étaient en bons termes, Odessa reçut la visite d'un rabbin américain qui eut de fréquentes entrevues, officielles ou non, avec le comité juif de la ville. Quelques années plus tard, on arrêtait tous les membres de celui-ci, leurs familles et leurs amis. Le N. K. V. D. les accusait de faire partie d'une organisation juive et sioniste d'espionnage. Vingt-cinq ans de bagne à tous. Moïreddin fut du lot, bien qu'il n'eût jamais vu le rabbin. Dans chaque camp de Vorkouta, on trouvait l'un ou l'autre de ces « conspirateurs ».

Je fis aussi la connaissance d'un juif russe nommé Becker qui avait dirigé une école secondaire à Odessa. Ayant échangé quelques

mots avec le rabbin américain qui visitait son établissement, il avait été arrêté un des premiers.

Quelques années plus tard, au cours de l'été de 1953, juste après la mort de Staline et au moment de la réhabilitation des médecins juifs accusés d'espionnage, on avait rappelé Becker à Odessa pour l'interroger de nouveau. Les juifs du camp s'étaient pris à espérer. Peut-être allait-on, enfin, reconnaître leur innocence.

Mais Becker revint comme il était parti. Rien, dit-il, n'avait changé. Même juge d'instruction, mêmes questions stupides, mêmes accusations sans fondement. Quelques condamnés avaient demandé la révision de leur procès. On avait confirmé la sentence.

L'un des derniers actes politiques de Staline, avant sa mort, avait été d'inaugurer une campagne d'antisémitisme habilement préparée. Ses premières manifestations étaient passées presque inaperçues du grand public. Ainsi, l'armée avait interdit les grades au-dessus de celui de sous-lieutenant à tout citoyen soviétique pouvant se réclamer d'une nationalité « extérieure ».

Ce décret ne faisait pas mention des juifs, mais il les visait tout comme les Allemands, les Grecs, les Finnois et autres éléments auxquels le gouvernement refusait sa confiance. L'ordre avait été strictement respecté. De ce jour, aucun juif n'avait pu dépasser le grade de sous-lieutenant. Aucun juif ne pouvait entrer à l'Académie militaire.

La première manifestation publique de cette campagne a été le procès Slansky, exposé tout au long par la *Pravda* dans le style cynique avec lequel elle avait décrit les procès de l'opposition entre 1936 et 1938. Cette affaire, qui devait coûter la vie à l'élite du parti communiste tchèque, a été le point de départ de la grande vague de propagande contre le sionisme, Israël et les juifs en général.

Avec l'instinct politique qui les caractérise, les juifs ont su aussitôt que ces attaques marquaient le début d'une campagne appâtée de longue main par Staline. Puis vinrent les confessions des médecins juifs tels que Vovsky, Feldman et autres. On y sentait le style du N. K. V. D. Elles allaient servir aux fins de Staline.

Celui-ci n'ignorait pas sur quelles bases fragiles reposait son régime en Union Soviétique. Il ne disposait que de l'appui minimum sans lequel aucun gouvernement ne saurait tenir. L'antisémitisme russe, latent, n'a fait que croître, d'autant plus qu'on a toujours plus ou moins identifié juifs et communistes. En provoquant un mouvement antisémite, Staline marchait sur les traces de Hitler

et recherchait le même but que lui. C'était une concession aux masses qu'il espérait gagner en faisant appel à leurs plus bas instincts.

De fait, cet antisémitisme officiel connut un grand succès dans la population. On l'a vu gagner les camps de déportation. Les prisonniers, qui n'avaient que mépris pour la *Pravda*, organe officiel du communisme, se sont remis à la lire. Les héros des pogroms de 1941-1942 n'avaient eux-mêmes jamais espéré un tel regain de popularité.

Des commissaires politiques venaient dans les camps commenter les articles de la *Pravda*. Les gardiens s'en prenaient ouvertement aux israélites. Or, l'administration du camp était beaucoup trop rigoureuse pour que de telles remarques aient pu être faites sans le consentement ou l'ordre de sa direction.

Dans la *stolovaïa*, il était devenu normal d'entendre dire : « On vous donnera bientôt l'occasion d'aller voir votre Jéhovah », « Trouvez-nous une bonne lanterne. On vous y pendra. » Les assassins de 1941 et de 1942 étaient en excellente forme. Ce n'était en réalité qu'une tentative faite pour distraire la pensée du peuple soviétique, qu'il soit en dehors ou à l'intérieur des prisons ; et, dans de nombreux cas, elle réussit.

La mort de Staline est venue mettre fin à ce jeu cynique. Un moment, les juifs purent se croire sauvés, mais il est hors de doute que la tentative sera répétée. Le tsar usait de la même méthode pour égarer l'opinion et lui faire négliger les autres problèmes gouvernementaux. Les masses soviétiques sont plus antisémites que jamais et le nouveau gouvernement n'est pas plus scrupuleux que ceux de Staline ou des tsars.

Les juifs ont réagi à leur manière : par des plaisanteries montrant la situation sous un jour humoristique.

Par exemple l'histoire suivante : un juif et un capitaine du N. K. V. D. habitent le même immeuble. Les journaux parlent de la « conspiration des médecins ». Les deux hommes se rencontrent tous les matins dans l'escalier et le juif salue le capitaine. « Bonsoir, capitaine. » Le fait se reproduit chaque jour. A la fin, le capitaine, excédé, aborde le juif : « Je n'y comprends rien, lui dit-il. Pourquoi, à neuf heures du matin, me souhaitez-vous le bonsoir ?

— C'est que, répond l'autre, quand je vous vois, tout me paraît bien noir. »

Une autre histoire : un ingénieur juif sort de l'école technique et cherche une situation dans l'industrie. Le directeur d'une usine

lui dit : « Oui, nous manquons de techniciens. Faites votre demande et le poste vacant est à vous. »

Le juif fait sa demande et, sous la rubrique « nationalité », écrit : israélite. Le lendemain, il apprend que la place est prise. Nouvelle tentative dans une autre usine et même résultat. Dans une troisième usine, il se déclare « Hindou ». Il est immédiatement engagé. Quelques jours plus tard, le directeur le fait mander : « Il y a, lui dit-il, un autre Hindou dans nos services. Vous aurez certainement plaisir à faire sa connaissance. »

Le juif est très ennuyé, mais comment refuser l'invitation ? Le directeur le présente. Il appréhende à tel point la catastrophe inévitable qu'il lui échappe un gros mot en hébreu. L'Hindou lui répond dans la même langue et le directeur se joint à eux. Ils étaient juifs tous les trois.

Le lien entre juifs et communistes a son origine dans l'oppression dont ont souffert les juifs sous les tsars. Ainsi, ils n'avaient pas le droit de venir s'installer dans les grandes villes. Le nombre des étudiants juifs était limité. La révolution d'Octobre a balayé toutes ces restrictions et l'on comprend la sympathie des juifs — des jeunes surtout — pour le nouveau régime. Mais une grande partie de la population juive a refusé de s'y soumettre. Ce ne fut vraiment qu'après la guerre, quand les pères et mères israélites ont eu à marier leurs filles, que le monde juif s'est rapproché du communisme. On ne trouvait plus de « bons partis » dans la classe moyenne, dans le commerce : les juifs prospères étaient tous membres du parti ou employés dans quelque service commercial de l'Etat. Et c'est avec ceux-là que se marièrent les filles d'Israël.

En même temps, les liens unissant les familles et les communautés juives se relâchaient. Le facteur religieux voit chaque jour son importance s'amoindrir. Et, parmi les juifs, il en est beaucoup qui montrent les signes de cette démoralisation publique et privée caractéristique du système soviétique.

Un exemple tragique des conséquences de cet amalgame du monde juif et du communisme peut être tiré de l'histoire des juifs en Lituanie après 1918. A la fin de la Première Guerre mondiale, le gouvernement lituanien avait pris contre les juifs des mesures d'exception très semblables à celles qu'avaient appliquées les tsars : limitation du nombre des étudiants et de l'activité commerciale des israélites. « C'est seulement dans le commerce d'exportation que vous trouvez des juifs », me disait un Lituanien. On avait craint de porter tort au commerce extérieur du pays en les excluant. Le

résultat des mesures d'exception fut que, lors de l'occupation soviétique du pays en 1940, les juifs passèrent tous dans le camp bolchevik. Les mesures dirigées contre la population lituanienne — déportations en Sibérie et dans l'Arctique, entre autres — ont été partiellement appliquées par des juifs. À l'entrée des Allemands en 1941, les Lituanais massacrèrent les juifs demeurés dans le pays.

J'ai parlé à des Lituanais ayant participé à ces exécutions massives. Elles ont été effectuées avec la même brutalité que dans les autres pays occupés par Hitler et ses troupes.

« Ils gémissaient, criaient et nous offraient leurs richesses, mais nous les abattions et les jetions au charnier avec leur sale argent. »

En 1944, l'armée russe entra en Lituanie et, avec elle, la grande masse des juifs qui avaient fui en 1940. Les tombes qu'ils y trouvèrent n'étaient pas faites pour éveiller en eux des sentiments pacifiques. Il s'ensuivit une guerre de partisans dont la férocité n'a jamais été égalée.

Chaque fois qu'au camp on en venait à parler du sujet, qu'on se demandait ce qui se passerait si l'Union Soviétique se disloquait, les adversaires des juifs — Lituanais, Ukrainiens ou Polonais — n'avaient qu'une réponse :

« Une chose est sûre : pas un juif ne sera vivant quand nous en aurons fini ! »

Les juifs non communistes de l'Union Soviétique se trouvent dans une des plus tragiques situations que leurs frères aient jamais connues tout au long de leur histoire. Ils sont en butte à la haine d'une grande part de la population qui les identifie avec les communistes et, d'autre part, le gouvernement communiste leur distribue libéralement les travaux forcés. Si le régime dure, ils resteront dans les camps jusqu'à la fin de leur vie ; s'il tombe, ils mourront avec lui. Ils savent que les pogroms hitlériens ont fait six millions de morts. La chute du communisme provoquera infailliblement une nouvelle boucherie qui anéantira les quatre millions de survivants, sans qu'aucune intervention étrangère puisse se produire à temps pour les protéger.

Leur situation est désespérée et ils envisagent l'avenir avec ce vague mélange de pessimisme et d'espoir qui animait les juifs allemands de 1933. Peut-être, se disent-ils, cela ira-t-il bien malgré tout. Ils ne demandent rien d'autre qu'un peu de paix et de sécurité, un champ qu'ils puissent cultiver sans entrave pour élever leurs enfants. Leurs rêves vont au pays de leurs ancêtres. En esprit, ils sont sur les bords du Jourdain, à Jérusalem ou sur

les rives du Génésareth. Un juif polonais leur parle de la Terre Promise qu'ils ne verront jamais. Il décrit Rachel et Jacob et ses yeux se mouillent de larmes.

Les terribles pogroms, sous l'occupation allemande, ont infligé aux rescapés un choc dont ils ne parviennent pas à se remettre. À la description de ces scènes, ils ne pouvaient s'empêcher de manifester leur indignation.

Il y avait, à Vorkouta, un juif qui portait un nom ukrainien et qu'on aurait pu prendre aisément pour un indigène. À l'arrivée des Allemands dans son village, il était parvenu à s'enfuir sans réussir toutefois à passer le front oriental. Il s'était réfugié dans un village où personne ne le connaissait. Il avait jugé plus sûr de rester dans l'ancre du lion et, de fait, avait su se faire nommer maire du pays, sous les ordres d'un commandant allemand. Il n'était venu à l'idée de personne qu'il pouvait être juif. En tant que maire, il avait assisté à l'extermination de ses coreligionnaires. Comme d'habitude, on n'avait pas fait de quartier : tous y étaient passés, petits enfants, femmes et vieillards.

Naturellement, les Russes réoccupant la région l'avaient condamné à dix ans de bagne pour collaboration avec les Allemands.

Un autre, membre de la police juive de Varsovie, s'était vu infliger vingt-cinq ans de travaux forcés pour la seule raison qu'il était policier.

Quand on demandait aux juifs pourquoi ils n'avaient pas fui à temps devant les Allemands, ils répondaient le plus souvent :

« Nous jugions impossibles de telles horreurs. »

Ils n'avaient vu dans les Allemands qu'un peuple imbu de traditions libérales, au sein duquel les juifs avaient gagné droit de cité par leur industrie et leur intelligence. Ils n'avaient pas fui parce qu'ils ne pouvaient s'imaginer qu'une nation nourrie de Goethe et de Schiller fût capable du plus grand forfait que l'Histoire ait jamais connu. Ils étaient même incapables de dire comment cela s'était fait. Ils ne pouvaient pas savoir que cet antisémitisme forcené, fruit de la politique hitlérienne, ne trouvait que peu d'écho dans le peuple, à l'exception de cette classe commerçante moyenne dans laquelle le national-socialisme avait poussé ses racines.

Par la suite, Moïreddin devait m'avouer qu'à son arrivée au camp il ne pouvait pas voir un Allemand sans frémir.

« J'ai vu mes amis, mes parents, en troupeau, cernés par de grands Allemands blonds, brandissant leurs mitraillettes. »

Ce ne fut que peu à peu qu'il parvint à retrouver son équilibre nerveux.

Un jour, je lui présentai un Allemand qui devint son ami. Quelques mois plus tard, je lui demandai ce qu'il pensait de Schultz.

« C'est un brave homme.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Je l'ai senti dès l'abord. Par la suite, il me l'a prouvé.

— Savez-vous que Schultz a été *Hauptsturmführer* SS dans la garde personnelle de Hitler ? »

Schultz était né en 1918. En 1935, grand, blond, yeux bleus, type idéal du Nordique, il s'était engagé dans la garde personnelle du Führer. Bon soldat, il avait avancé très vite. Il avait pris part à la campagne de Pologne et avait été décoré. En mai 1940, en Belgique, il avait reçu une balle dans la colonne vertébrale. C'était un miracle qu'il eût survécu. Il avait eu le temps de réfléchir, mais son esprit ne lui avait pas permis de secouer sa foi dans le Führer. Il s'était trouvé à Prague en 1945, à la chute du Troisième Reich, et tout son univers s'était brutalement écroulé. Il avait eu sous les yeux des preuves des horreurs nazies. Sa conscience s'était éveillée. Il y avait des juifs parmi eux qui le capturèrent et ils le traitèrent bien. Il comprit enfin que c'étaient des hommes comme les autres. Quand il parle maintenant du national-socialisme, il dit simplement :

« On m'a trompé. On a abusé de ma loyauté. »

J'étais curieux de voir comment Moireddin réagirait au renseignement que je lui avais donné. Tout d'abord, il parut aussi choqué que le jour où je lui avais déclaré que j'étais Allemand et non pas Letton. Mais son amitié pour Schultz ne se démentit pas. Il ne parla jamais de ce que je lui avais dit.

Pour finir, Moireddin se fit quantité d'amis allemands et il était avec eux dans les meilleurs termes. Il s'en étonnait lui-même.

« C'est étrange, me disait-il avec son accent juif. C'est comme si je parlais à des juifs. »

Comme tous les « nouveaux », Moireddin commença par avoir faim. Cependant, il lui déplaisait de prendre le pain que nous lui offrions. Il n'avait, de sa vie, vécu de charité et il ne savait pas à quel point nous nous entraisions.

Les juifs du camp cherchèrent comment porter secours au vieux Moireddin sans l'humilier. A la fin, ils trouvèrent la solution. Moireddin avait une paire de chaussures de cuir, une de ces milliers et milliers de paires dont les Américains avaient fait cadeau à l'Union Soviétique pendant la guerre. Seuls, les habitants du Kremlin pouvaient en avoir de meilleures. Elles valaient aisé-

ment cinquante roubles, au camp. On conseilla à Moireddin de vendre ses souliers, et il accepta. On lui en offrit un prix très supérieur au « cours normal », à payer à raison d'une demi-ration de pain par jour. Et c'est ainsi que, pendant près d'un an, il put manger à son aise, sans comprendre qu'il le devait à ses amis. Médiocre homme d'affaires, il eut la satisfaction de croire que, pour une fois, il avait fait un marché avantageux.